

PC-51

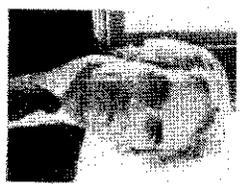
Quelques Arpents d'Amérique

CE LIVRE D'HISTOIRE SOCIALE, qui combine vingt années de travail pour projeter un éclairage nouveau sur certains aspects à priori et paradigmatiques, mais traditionnellement, ont fondé autour des perceptions courantes que les représentations scientifiques de la société rurale québécoise.

En cela, il poursuit le mouvement de renouvellement qui a agité l'historiographie québécoise depuis une trentaine d'années. Dans *Quelques Arpents d'Amérique*, le peuplement du Saguenay et l'évolution de cette nouvelle société sont d'emblée inscrits dans le cadre très large de l'américanité, cadre d'autant plus pertinent que la colonisation du territoire saguényen représente lui et bien l'un des derniers épisodes d'une trame pluriséculaire et continentale, à savoir la construction du Nouveau Monde. À cette fin, l'auteur exploite un fichier-réseau de population qu'il a mis au point au cours des vingt-cinq dernières années.

Au sujet de la reproduction familiale, l'auteur exprime de très importantes restrictions quant à la thèse de la sur-fécondité canadienne-française, en même temps, qu'il relève de nombreuses similitudes avec le reste de l'Amérique du Nord là où on s'y attendait peu, notamment au chapitre de la polarisation indigénisme/communautarisme qui sert depuis longtemps à caractériser les paysans québécois par rapport à leurs vis-à-vis anglophones.

D'autre part, la comparaison Québec/France révèle des différences capitales, telle la fréquence du pluriéclectisme dans les territoires néo-écloisés, de même qu'elle permet de pousser plus loin la question de l'origine des tendances égalitaires observées au Québec, trait également prédominant dans les aires de peuplement nord-américaines. Enfin, l'auteur se veut un essai d'histoire sociale, dans la grande tradition de M. Bloch et de L. Febvre, et il propose divers instruments théoriques pour l'analyse des sociétés dites marginales (par exemple, le modèle de la co-intégration).

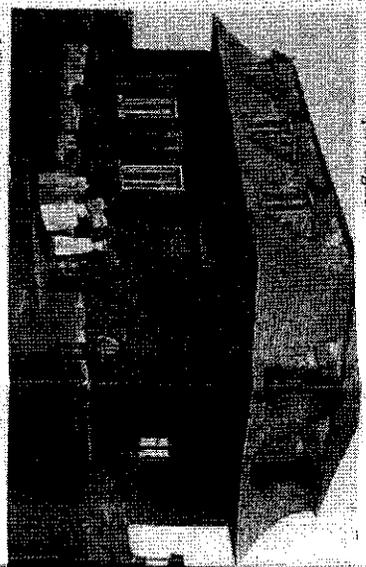


Gérard Bouchard, historien, est auteur de *Un siècle de recherches sur les populations et profanes et l'histoire de l'habitat*. Ses travaux sur la démographie à l'échelle mondiale ont été publiés dans *Le Village immobile*: Semash-en-Sollog.



ISBN 0-694-21153-8

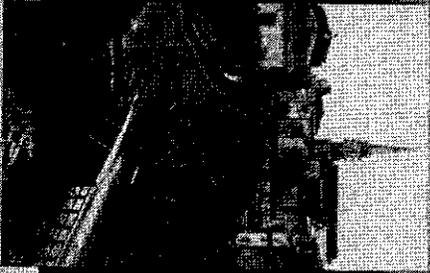
Imprimé au Québec



GÉRARD BOUCHARD

GÉRARD BOUCHARD
Quelques Arpents d'Amérique

Population, économie, famille au Saguenay
1838-1971



Quelques Arpents d'Amérique



Boréal

Boréal

ils sont axés sur des logiques très différentes de fonctionnement et de développement.

Si la pluriactivité est l'expression économique de la co-intégration, le mode de reproduction familiale en est le ressort social. La famille paysanne utilise toutes ses ressources pour préserver sa marge d'autonomie et elle y parvient, assez paradoxalement, en fragmentant et en diversifiant en quelque sorte l'éventail de ses dépendances. Les enfants sont retirés tôt de l'école pour être affectés d'abord aux travaux de la ferme et plus tard à des emplois non agricoles et sources de numéraire, ces revenus étant remis presque en totalité à la famille qui les investit dans l'expansion de ses assises foncières pour y établir ses descendants. Ainsi, pendant les dix ou douze années qui précédaient leur mariage, une règle non écrite poussait les filles et les fils de cultivateurs sages-mayens à mener une existence souvent nomade en quête de petits emplois, pour accomplir ce qu'il convient d'appeler au sens strict leur *service familial*. En retour, les enfants (et à vrai dire surtout les fils) étaient rétribués de diverses façons au moment de leur mariage. Ainsi, une communauté d'intérêts, associée à une éthique de la solidarité — très proche de ce que J. C. CALDWELL (1980) appelle la *family morality* — unissait objectivement les enfants et leurs parents dans une sorte de *projet familial*. Certes, les conflits, les divergences et les inégalités n'en étaient pas absents, loin de là, et il arrivait que la reproduction familiale tourne à l'échec (*infra*, chapitre XIII); mais dans la grande majorité des cas, l'interdépendance des acteurs et leurs intérêts objectifs, combinés à l'autorité des parents, prévalaient. Dans les régions de peuplement en particulier, les paysans étaient fortement incités à chercher dans l'entraide les biens et services que des institutions publiques encore émergentes offraient peu ou mal. On devine aussi que ce contexte favorisait la fécondité naturelle: le coût des enfants était négligeable, sauf parvenus à l'âge du mariage; mais alors, on pouvait les aider en s'appuyant sur le capital foncier constitué grâce à leur travail.

Dans le cas particulier du Saguenay, l'éloignement, l'accès facile à la propriété foncière et l'économie primaire associées à la colonisation ont créé des conditions propices à la co-intégration. La principale difficulté à surmonter, et qui contraignait la famille à

des activités non agricoles, consistait dans la rareté de l'argent. Jusqu'en 1930 et même au-delà, artisans, aubergistes, médecins, journaliers, curés, institutrices étaient régulièrement payés soit partiellement, soit entièrement en effets: minots d'avoine, boîtes de foin, têtes de bétail, toiles de lin, matériaux de clôture, quartiers de bœuf, produits de chasse et pêche, et le reste. Ce mode de paiement ne faisait manifestement pas l'affaire de tout le monde, notamment du clergé rural qui n'appréciait pas toujours les formes un peu inattendues et parfois encombrantes que prenait le revenu du casuel. Vers la fin du XIX^e siècle, le curé de Chambord (Lac-Saint-Jean) s'en plaignait, s'élevant contre les «mariages de pieux» et les «baptêmes de veaux¹⁴». Du reste, ces pratiques n'étaient pas particulières au Saguenay puisque, jusqu'à la veille de la Crise, selon M. MORISSET (1987, p. 57), les deux tiers du revenu de la ferme familiale au Québec étaient réalisés en nature.

Néanmoins, certains achats ou paiements devaient être réglés en espèce. C'était le cas des taxes, de certains aliments (farine, thé, sucre, mélasse, pommes), d'objets domestiques (lampes, ustensiles, vaisselle), de pièces d'équipement agricole (dents de herse, socs de charrue), de têtes de bétail, etc. Il fallait aussi rembourser les dettes contractées pour l'achat de terres. Il était nécessaire en effet de financer la croissance, l'expansion de la société paysanne commandée par la reproduction familiale: loin d'être statique, la paysannerie étendait sans cesse son assise foncière, les familles d'agriculteurs cherchant à fabriquer des doubles d'elles-mêmes.

Elles y parvenaient en exploitant une ressource dont elles disposaient en grande quantité: leur capacité de travail. Certes, les habitants essayaient de réaliser un profit en écoulant sur divers marchés des produits de l'agriculture elle-même et aussi de l'élevage: lait, surplus de récoltes, viande, légumes, jeunes animaux sur pied, tabac. Mais, à l'exception du lait, ces ventes étaient irrégulières et elles ne procuraient pas un revenu suffisant. Il fallait par conséquent recourir à divers expédients que les ressources locales, aussi bien que les aléas du commerce et de l'industrie, fournissaient en abondance. Or, ces expédients, mis en œuvre pour se procurer du numéraire, faisaient tous appel au travail des membres de la famille, en particulier à celui des enfants (filles autant

que garçons). Les activités les plus importantes auxquelles se livraient ainsi les familles de cultivateurs prenaient les formes suivantes :

- **Travail hivernal en forêt.** Il s'agissait peut-être de la principale source de revenu de la pluriactivité; elle était la plus régulière et plus d'un membre de la famille y étaient souvent engagés (*supra*, chapitre V). Elle produisait un revenu annuel variant entre 100 et 500\$ selon la période et le nombre de fils engagés¹⁵.
- **Récotte des bleuets.** Entre juillet et septembre, cette activité occupait un très grand nombre de familles. Les bleuets, dont la cueillette incombait surtout aux enfants, étaient vendus à Roberval et à Chicoutimi pour être exportés à Québec et à Montréal. Une famille pouvait en retirer des revenus annuels allant de 100 à 400\$, parfois plus — à moins qu'il ne s'agisse d'une année de disette, auquel cas les revenus pouvaient être nuls.
- **Enseignement.** Les nombreuses écoles de rang procurent du travail à des jeunes filles, en fonction de critères d'emploi plus ou moins rigoureux. Une institutrice rapportait de 100 à 300\$ à sa famille, annuellement, soit un peu plus que ce que pouvait gagner un fils aux chantiers, bon an mal an.
- **Commerce du bois de chauffage.** La majorité des cultivateurs — à moins qu'ils ne fussent situés trop loin du village ou de la ville — coupaient du bois de chauffage sur leur terre, pour la vente.
- **Guide en forêt.** Des hommes, célibataires ou pères de famille, s'employaient comme guides ou canotiers auprès de touristes, chasseurs, prospecteurs, arpenteurs.
- **Chasse et pêche.** On faisait un peu commerce de fourrures et de produits de la pêche, exceptionnellement abondante dans les rivières et lacs saguenayens à l'époque de la colonisation.
- **Scieries.** Dans chaque paroisse ou presqu'île, une petite scierie occupait quelques hommes durant la belle saison.

- **Travaux publics.** Particulièrement en période pré-électorale, et surtout si l'on avait voté « du bon bord », on pouvait espérer s'occuper un bout de saison à l'entretien ou à la construction de ponts et de chemins.
 - **Travaux de débarcadage.** En quelques endroits autour du lac Saint-Jean et le long de la rivière Saguenay, la navigation commerciale suscitait des travaux intermittents de manutention.
 - **Cueillette de gomme de sapin.** Cette activité très populaire occupait surtout les enfants, pendant quelques semaines d'été. La gomme de sapin était vendue de 3 à 5\$ le gallon (5 l.) à des acheteurs de Québec et de Montréal. Une famille pouvait en retirer quelques dizaines de dollars (on mettait environ deux jours à remplir un gallon). Ce produit était principalement destiné à l'industrie pharmaceutique.
 - **Approvisionnement des Amérindiens.** En prévision de leur saison de chasse qui les conduisait jusqu'à 500 ou 600 km au nord du lac Saint-Jean, les Amérindiens devaient transporter d'importantes quantités de provisions. Il leur arrivait d'embaucher des Blancs à cette fin.
 - **Travaux domestiques.** Les mères de famille contribuaient à l'occasion à accroître le revenu familial en s'employant, contre rémunération, à des travaux de tissage, de couture, de tricot, de ménage. Mais cette activité ne prit jamais beaucoup d'expansion au Saguenay.
 - **Autres petits emplois et commerces.** À un degré moindre, d'autres tâches suscitaient des revenus, telles que le travail des jeunes filles comme servantes au presbytère ou chez quelque notable, la production artisanale et la vente de bardaux, la vente de volailles sur le marché de Québec, etc.
- Il convient aussi d'insister sur deux sources de numéraire qui recourent en partie celles qui viennent d'être présentées. C'est d'abord le travail itinérant des enfants, surtout des fils, à partir de 18 ou 19 ans. Il était très fréquent que des jeunes gens quittent le

Saguenay pour aller occuper des emplois très variés et très provisoires au Québec, au Canada anglais ou aux États-Unis. Tout au long de cet itinéraire, qui durait quelques mois ou quelques années et qui faisait partie de ce que nous avons appelé le service familial, le fils envoyait à sa famille une partie de son salaire. En deuxième lieu, le revenu du fromage était considéré par la plupart des familles comme une source d'appoint parmi d'autres qui prenait place dans les stratégies de la pluriactivité (Chapitre IV). Il s'agissait toutefois d'une source importante, représentant environ le quart du revenu total (en espèces) de l'exploitation¹⁵.

Enfin, considéré d'une façon générale, le modèle de la co-intégration comporte une troisième composante qui est d'ordre culturel. La paysannerie saguenayenne nous servira à nouveau d'exemple. Soucieuse de préserver une indépendance, qui paraît assez illusoire lorsque envisagée de l'extérieur, mais qui n'en était pas moins intensément vécue par les acteurs¹⁷, la famille paysanne était cimentée par une réciprocity d'intérêts matériels, mais aussi par une éthique de la solidarité doublée d'une étroite adhésion à la hiérarchie parents/enfants. L'éthique familiale plaçait en effet très haut le respect que les fils et les filles devaient porter à leur père et à leur mère. Les tensions et les conflits, à n'en pas douter, y étaient fréquents et souvent durables, mais leur expression était contenue dans de strictes limites; sinon, les protagonistes s'exposaient à la réprobation de la communauté, en plus de mettre en péril la garantie de survie que représentait l'unité domestique¹⁸. Dans ces circonstances, les parents détenaient une autorité considérable sur leurs enfants. Il n'était pas rare de voir un célibataire dans la vingtaine encourir les foudres du père pour avoir voulu prématurément (estimait-on) s'établir à son compte, privant ainsi la famille d'un appoint jugé indispensable. De même, un fils s'accommodait de conditions de travail ingrates pour lesquelles un étranger aurait exigé des «gages» élevés: le dicton n'assurait-il pas que deux engagés ne valent pas un fils? La même sévérité pouvait s'exercer à l'endroit des filles, par exemple celles qui persistaient à prolonger des études jugées peu utiles.

De la dimension culturelle procédaient en très grande partie aussi la quête d'autonomie et ce que nous avons appelé le projet familial. En fait, cette dernière paraît fondamentale; les liens du

sang primaient toute appartenance et créaient un espace social jalousement préservé. En témoignent éloquentement les résistances farouches opposées à diverses formes d'intrusions gouvernementales ou autres, dans les affaires locales ou familiales, par le truchement de lois et de règlements.

C'est ce système social, fondé sur la dynamique de la reproduction familiale et soudé par ses impératifs économiques et culturels, qui commandait en définitive la co-intégration et ses stratégies économiques. En résumé, le système peut être ramené aux traits suivants:

1. L'économie ou la société locale est animée principalement par une dynamique de la reproduction centrée sur les solidarités et les interactions familiales et communautaires. Cette dynamique vise à préserver un maximum d'indépendance ou d'autonomie collective par rapport à la société globale (ou extra-régionale), dans le cadre d'un projet familial.
2. La société locale parvient à se perpétuer en tirant profit des diverses sources d'emploi et de numéraire offertes par l'économie capitaliste (travail saisonnier ou à temps partiel, vente des produits du travail domestique). Cette stratégie se traduit par la pluriactivité, caractéristique principale de l'exploitation paysanne, ce concept de pluriactivité faisant référence à la fois au caractère mixte de l'agriculture et à l'ensemble des activités non agricoles effectuées sur la ferme ou à l'extérieur. Elle s'accompagne aussi d'une grande mobilité géographique de la main-d'œuvre familiale.
3. L'économie paysanne en vient ainsi à entretenir des relations étroites et durables avec l'économie capitaliste mais sans se convertir vraiment à son esprit et à ses structures.
4. La pluriactivité est rendue possible par l'existence d'une main-d'œuvre familiale nombreuse et relativement soumise, qui accepte de se sacrifier pendant plusieurs années au profit des parents et de l'ensemble de la famille. Ce service familial est partie intégrante d'une dynamique communautaire plus large.
5. Le travail et les produits à bon marché que la communauté paysanne fournit au secteur industriel et à l'économie capitaliste en général contribuent à sa propre reproduction et à son intégration, et même à son expansion, ce qui est particulièrement évident dans les contextes de peuplement et de colonisation¹⁹. Ainsi les